

argument solide ne démontre qu'il y ait contradiction entre cet article de notre foi et les principes de la raison. Ce dogme est lié à tous les autres et particulièrement à celui de la Rédemption. « Si l'enfer n'était pas éternel, dit saint Bernard, le Fils de Dieu ne se serait pas fait homme pour nous racheter. » Lorsque l'Infini souffre et meurt, il faut que la cause pour laquelle il donne sa vie soit digne de lui. Or le rachat d'un mal temporel ne serait pas digne de lui. Puisque l'Infini se fait victime expiatoire, il faut qu'il y ait dans le péché une certaine infinité, infinité de l'offense faite à Dieu; et cette offense infinie mérite une punition sans fin¹.

2. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins du cœur humain.

106. Le cœur de l'homme a besoin de paix et de consolation; il désire vivre fraternellement avec les autres créatures raisonnables; il aspire à s'unir à Dieu comme au principe de son bonheur.

Or, à ce triple point de vue, la pratique de la doctrine chrétienne lui donne entière satisfaction.

La paix et la consolation dans le christianisme.

107. La paix avec soi-même a pour condition indispensable la discipline des passions. Ce qui agite l'homme, l'inquiète, le tourmente, c'est l'amour désordonné de tout ce qui flatte sa nature sensible, la crainte exagérée de tout ce qui la contrarie. Or le christianisme, en nous faisant connaître, avec une certitude que n'égale aucune doctrine philosophique, la vanité de l'ambition, des plaisirs, des richesses, et l'infinie valeur des biens surnaturels^a, et surtout en mettant à notre disposition les moyens efficaces de maintenir les désirs dans les limites de la raison, procure à notre âme ce calme, cette tranquillité imperturbable qui fut le rêve des sages de l'antiquité.

^a « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme! » (S. Math., xvi, 26.) — « Amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne rongent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent. » (Ibid., vi, 20.) — « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer. » (Ibid., x, 28.)

¹ Cf. HETTINGER, *Apologie du Christianisme*, t. IV, ch. xv.

108. Le mal ici-bas assiège l'homme de toutes parts : mal de la douleur, mal du péché. Quelle est l'origine du mal? Quel en est le remède? On chercherait en vain, en dehors du christianisme, une réponse satisfaisante à ces questions.

109. Dans les religions dualistes, le mal est l'œuvre d'un mauvais génie. Dans les doctrines panthéistiques, le mal est la forme de tout être fini, le revers naturel du bien, la condition indispensable du progrès. Dans le pessimisme bouddhiste, renouvelé de nos jours en Allemagne, le mal est l'essence des choses. Pour beaucoup de païens, le mal était un effet de l'envie que les dieux portent aux mortels. D'où il suit : que le mal est quelque chose d'inexplicable et de fatal, qu'il faut désespérer de la délivrance, et qu'il n'y a pour l'homme d'autre alternative que de se plonger dans les jouissances sensuelles, ou de supporter avec une impassible et froide résignation son inévitable destinée.

110. A cette question : D'où vient le mal? le christianisme répond que le péché est entré dans le monde par un seul homme, et, avec le péché, la douleur et la mort. Au péché d'origine, transmis à tous, en vertu de l'unité organique de l'espèce, s'ajoutent les péchés actuels. L'universalité du péché demande comme châtement l'universalité de la douleur.

« Mais où le péché a abondé, la grâce a surabondé¹. » Et la douleur, due à la justice de Dieu, devient l'instrument de son amour. Acceptée avec résignation ou embrassée et recherchée avec joie, en union avec Jésus-Christ souffrant et mourant pour nous^a, la douleur devient un grand bien : elle expie le péché, elle affranchit l'âme de l'esclavage des sens, elle la détache des biens périssables, elle épure et fortifie la vertu, elle est une source abondante de mérites, le sentier qui mène à l'éternelle félicité. Pour les âmes héroïques, éprises d'un ardent amour pour le divin crucifié du Calvaire, la douleur a été un culte; pour toutes les âmes sérieusement chrétiennes, elle est un puissant moyen de sanctification, un fondement d'espérance, une source de biens tels qu'en comparaison elle doit être comptée pour rien.

^a « Vous qui pleurez, venez à lui, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure. »

(V. Hugo, *Contemplations*.)

¹ Rom., v, 20.

111. Quant au péché, première cause de la douleur, le pécheur repentant est assuré d'en obtenir le pardon auprès de Dieu, en s'appropriant les mérites du Rédempteur. Au tribunal admirable de la pénitence, où il joue à la fois le rôle de témoin et d'accusateur, il rencontre un juge que la miséricorde divine a chargé de prononcer une sentence d'absolution.

C'est ainsi que le christianisme, sans dévoiler complètement le mystère, résout pour la plus grande consolation de l'humanité le problème du mal^a.

La fraternité dans le christianisme.

112. Aimer, être aimé, est le désir fondamental du cœur humain. Or le christianisme est essentiellement une religion d'amour. Les Anges et les Saints du ciel, les âmes qui achèvent leur expiation dans le purgatoire, les fidèles qui militent encore sur la terre, ne forment qu'une même famille, dont Dieu est le Père, dont la Reine et la Mère est la très douce et la très glorieuse Vierge Marie. Si l'on excepte les habitants de l'enfer qui se sont opiniâtrément séparés de la famille de Dieu, tous les esprits créés doivent s'aimer comme des frères, se rendre de mutuels services, n'être qu'un cœur et qu'une âme¹, réaliser entre eux l'union dont la Trinité divine est l'ineffable modèle. Dans le royaume de Dieu, il n'y a point place pour les jalousies et les haines, les discussions et les querelles. *Celui qui n'aime pas est dans la mort*². Quelle source de joies ici-bas pour ceux qui pratiquent la charité chrétienne!

L'union avec Dieu dans le christianisme.

113. Il y a au fond de notre être une aspiration incessante vers le vrai, le beau et le bien, aspiration qui n'est autre chose que le désir de nous approcher de Dieu, de nous unir à lui. Pour Dieu, l'âme éprouve une soif inextinguible, elle tend vers lui comme la plante vers la lumière; car elle conçoit Dieu comme l'idéal de sa vie, comme le principe de son bonheur. Mais un double obstacle

^a « Le plus grand miracle de la religion, celui que nulle science, que nulle philosophie, que nulle raison ne peut faire comme elle, c'est la consolation des cœurs blessés... A la religion seule du Dieu fait homme appartient la vertu de consoler les faibles et les affligés, en leur montrant le Calvaire. » (VACHEROT *le Nouveau spiritualisme*.)

¹ Actes, IV, 32. — ² I S. Jean, III, 14.

s'oppose à cette union désirée : l'infinie disproportion de la nature humaine avec la nature divine, et le penchant violent qui nous porte au mal. Notre parfaite union avec Dieu ne peut donc se réaliser qu'à la condition que Dieu s'abaisse jusqu'à nous, et que, par le secours de sa grâce, il nous élève jusqu'à lui.

114. Dans presque toutes les religions païennes, la forme humaine, dont on revêt les dieux, indique la croyance à un abaissement de la divinité vers l'homme, à un commencement d'incarnation, et à une ascension de l'homme vers la divinité, à un commencement de déification. Mais on ne voit pas que l'idée d'un secours céleste, absolument nécessaire pour opérer cette déification, ait été familière aux païens, bien que les meilleurs d'entre eux en eussent des pressentiments. L'idée contraire, savoir, que l'homme peut, par ses seules forces, par le progrès des lumières et de la civilisation, atteindre sa destinée, a été soutenue par les rationalistes de toutes les époques.

115. Il appartient au christianisme d'enseigner la vérité dégagée de toute erreur, et de répondre ainsi aux aspirations légitimes de l'humanité. Ce n'est qu'en lui que s'est pleinement réalisé, et l'abaissement de Dieu vers l'homme, et l'élévation de l'homme jusqu'à Dieu; en un mot, la parfaite union de Dieu et de l'homme. Dieu s'est fait homme sans cesser d'être Dieu; l'homme a été élevé jusqu'à Dieu sans cesser d'être homme.

Le moyen de cette déification, c'est la grâce, sans laquelle notre nature ne peut parvenir à la sainteté. Par la grâce, l'homme participe de la vie divine, et l'Esprit-Saint habite en lui comme dans son temple. La sainte Eucharistie, ce miracle d'amour, achèvera de donner ici-bas à cette union son caractère le plus touchant. Il n'a pas suffi à la charité du Fils de Dieu de devenir notre frère par l'Incarnation, ni, par sa mort sur la croix, de nous racheter de tout le prix de son sang, et de nous faire part de ses mérites et de ses satisfactions : il a mis le comble à ses dons en demeurant parmi nous, comme un ami, au saint tabernacle. Sur l'autel, il se fait chaque jour notre victime; à la sainte table, il devient par la communion notre pain de vie : *Prenez et mangez*¹..., *celui qui mange ma chair demeure en moi, et moi en lui; comme je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi,...* et je le ressusciterai au dernier jour². Union corporelle

¹ S. Matth., XXVI, 26. — ² S. Jean, VI, 57, 58, 55.

d'abord, comme celle de la nourriture avec le corps qui la reçoit; puis union spirituelle de l'âme qui demeure en Jésus, avec Jésus qui demeure en l'âme; enfin union suprême de la vie divine, communiquée du Père à son Fils, et du Fils à tous ceux qui le reçoivent dans la sainte communion; union qui se consommera au ciel dans la vision béatifique, en attendant la résurrection du dernier jour, promise par le Sauveur à ceux qui se seront nourris de sa chair. Quel sujet de consolation, de joie et d'espérance dans ce séjour terrestre, appelé si justement un lieu d'exil, une vallée de larmes!

Objection.

116. *Objection.* — Dans le christianisme, il n'y a ni joie ni paix pour l'âme. On n'y parle que de mortification et de pénitence. Il faut opérer son salut avec crainte et tremblement. Celui qui est debout doit sans cesse prendre garde de ne pas tomber. Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, s'il est prédestiné au ciel ou à l'enfer. A la mort, un jugement terrible nous attend, et le pécheur doit être puni par une éternité de supplices. Comment une doctrine si effrayante pourrait-elle procurer à l'âme le repos et la tranquillité?

Réponse. — Ce n'est pas seulement la foi, mais la raison elle-même, consultée en dehors du tumulte des passions, qui nous enseigne la nécessité de la mortification et de la pénitence, celle d'un jugement futur et d'un lieu de tourments pour les pervers. Nous savons par une expérience quotidienne combien nous sommes fragiles, et quelle vigilance sur nous nous devons apporter pour être fidèles à l'accomplissement de tous nos devoirs. Il est naturel que, dans le temps d'épreuve, nous ne connaissions point notre sort au delà de la tombe. Dans l'hypothèse d'un ordre purement naturel, où l'homme n'aurait pas à pratiquer une autre religion que la religion naturelle, il y aurait lieu pour lui d'accomplir sa destinée avec crainte et tremblement. Par ses mystères, qui font ressortir avec tant d'éclat la bonté et la miséricorde de Dieu, le christianisme, loin d'aggraver cette terreur salutaire, la diminue, l'adoucit, la tempère, de telle sorte que saint Paul pouvait s'écrier : « Je surabonde de joie dans mes tribulations ¹. »

¹ II Cor., vii, 4.

3. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de la volonté humaine.

117. La volonté humaine, pour réaliser sa fin, qui est le bien moral, a besoin : 1^o de règles de conduite sûres et parfaites; 2^o de puissants stimulants; 3^o de dispositions qui lui facilitent l'acquisition de la vertu.

Or, sous ce triple rapport, la doctrine chrétienne satisfait complètement à tous les besoins et à toutes les aspirations de la volonté.

Les règles de conduite du christianisme.

118. De même que le dogme chrétien se résume dans ce mot : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous*¹; de même la loi chrétienne est toute contenue dans cette parole : *Vous aimerez.*

Vous aimerez Dieu par-dessus tout et pour lui-même², de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces³, lui rapportant toutes vos actions³, le préférant à tout, sacrifiant votre vie, s'il le faut, pour ne point lui déplaire⁴.

Vous aimerez le prochain comme vous-même, pour l'amour de Dieu, sans excepter vos ennemis⁵, faisant du bien à ceux qui vous haïssent, priant pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient⁶.

Mais, pour aimer ainsi Dieu et le prochain, il y a une condition indispensable : c'est de renoncer à soi-même, à cet amour de soi excessif, désordonné, qui est la racine de tout péché. Cet égoïsme monstrueux se manifeste dans l'orgueil, dans la volupté et dans la cupidité. Il faut donc combattre : l'orgueil, par l'obéissance et par la prière, qui nous humilie dans le sentiment de notre faiblesse; la volupté, par les privations imposées aux sens; la cupidité, par l'aumône et par le détachement de cœur des richesses.

Cette répression de l'égoïsme, dans la mesure requise pour

² « La vraie religion, dit Pascal, doit avoir pour marque d'obliger à aimer son Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. » (*Pensées.*)

¹ I S. Jean, iv, 16. — ² S. Matth., xxii, 37; S. Marc, xii, 30, 33; S. Luc, x, 27. — ³ S. Matth., vi, 1, 33. — ⁴ S. Marc, viii, 34-38. — ⁵ S. Matth., xxii, 39; S. Luc, x, 27-37. — ⁶ S. Matth., v, 44.